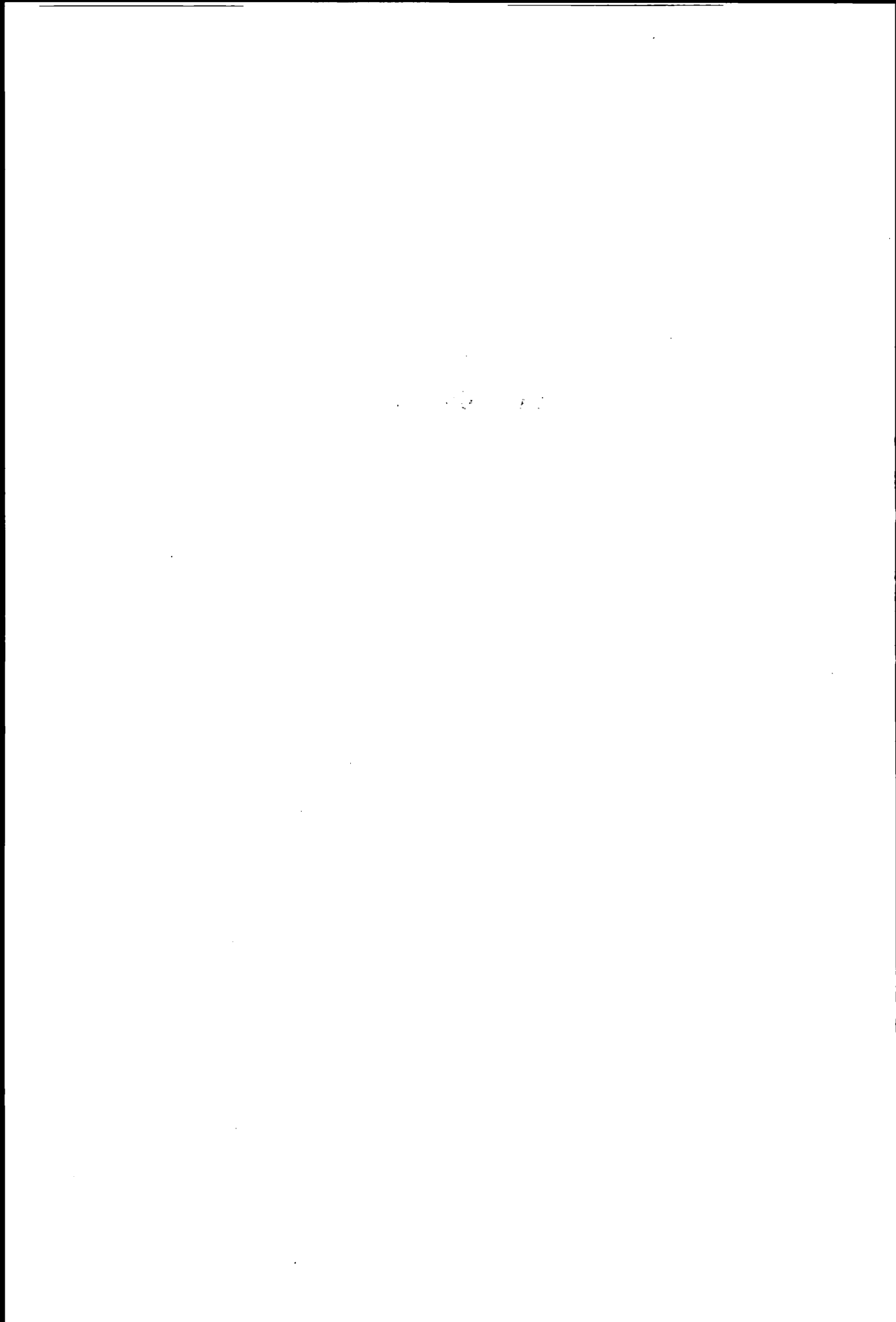


## **Chroniques**



## Réunion amicale au Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises à l'occasion de la nomination d'un nouveau directeur

Le 21 janvier 1998, à l'issue de la session annuelle du Conseil d'Orientation Scientifique du CIEH une cérémonie, à laquelle ont pris part d'importantes personnalités hongroises et françaises, a marqué la récente prise de fonctions du nouveau directeur, Monsieur Xavier Richet, professeur à l'Université de Marne-la-Vallée, qui a succédé à Monsieur Jean Perrot, directeur du CIEH depuis sa fondation en 1985.

Étaient notamment présents : M. Béla Szombati, ambassadeur de Hongrie à Paris, M. François Nicoullaud, ancien ambassadeur de France à Budapest, M. Béla Köpeczi, ancien ministre de la Culture de Hongrie, président du Conseil de Hungarologie, M. Miklós Szabó, recteur de l'Université L. Eötvös de Budapest.

La cérémonie a été ouverte par M. Jean-Louis Leutrat, président de la Sorbonne Nouvelle – Paris III, qui a retracé l'histoire du Centre et l'action personnelle de son Directeur et qui a souligné la place importante occupée aujourd'hui par les études hongroises à Paris III. Après son allocution et la réponse du directeur sortant – les deux textes sont reproduits ci-après – M. l'Ambassadeur B. Szombati, M. B. Köpeczi et M. Holger Fisher, parlant au nom du Centre de Hungarologie de Hambourg, ont également pris la parole pour évoquer l'œuvre accomplie et mettre en évidence l'importance du rôle joué par le CIEH.

Ce rôle était apparu de façon précise sous la forme d'un bilan dressé au début de 1996 à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation du Centre : développement des études hongroises (initiative qui a abouti à la création d'une licence et d'une maîtrise) et des recherches pluridisciplinaires concernant la Hongrie (programmes financés par les ministères de tutelle en sciences sociales), action dans l'organisation et l'informatisation de la documentation relative à la Hongrie (notamment travail de recensement des hungarica en liaison avec les bibliothèques nationales de Paris et de Budapest), initiatives pour la constitution d'un réseau de relations internationales autour de la hungarologie – et pas moins de 16 colloques organisés entre décembre 1985 et janvier 1996, soit près d'une vingtaine avec ceux de 1997 et le grand colloque qui s'est tenu au Sénat les 22 et 23 janvier 1998, au lendemain de la session du COS et de la cérémonie évoquée ici.

**Discours prononcé par M. Jean-Louis Leutrat, président de l'Université de Paris III**

Messieurs les Ambassadeurs,  
Messieurs les Académiciens,  
Monsieur le Recteur,  
Chers collègues,  
Mesdames, Messieurs,

C'est au Président de l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III que revient le plaisir de saluer, en votre nom à tous, l'engagement de l'universitaire et du savant qu'est M. Jean Perrot. M. Perrot est non seulement un professeur resté fidèle pendant un quart de siècle à notre université, non seulement il est un ancien responsable du Conseil Scientifique et un ancien directeur de l'ILPGA, mais il est aussi l'opiniâtre défenseur de la cause finno-ougrienne en général et hongroise en particulier. C'est grâce à lui que ces études ont été intégrées dans une université, c'est grâce au CIEH qu'il a fondé et consolidé que les dossiers d'habilitation de la licence et de la maîtrise de hongrois ont été conçus et menés à leur terme, et c'est par la volonté de M. Perrot et de M. Jean-Luc Moreau, professeur à ce qui était encore l'École des Langues Orientales, que le cursus commun entre les deux établissements a permis de donner une assise et un public sans comparaison en Europe occidentale aux études hongroises à Paris. C'est pour consolider et développer cette activité du pôle finno-ougrien de notre université que j'ai encouragé la création d'une coordination des études finno-ougriennes. Elle pourra prendre en compte la spécificité du CIEH, à vocation interuniversitaire et pluridisciplinaire et pourra associer tous ceux qui contribuent aux études dans ce domaine.

Car l'activité de directeur de M. Perrot a été une fois de plus, l'occasion pour lui de manifester sa conception si exigeante de l'engagement universitaire. C'est-à-dire avant tout la défense d'un idéal d'exigence scientifique, ensuite une volonté de compréhension, une curiosité intellectuelle, un souci permanent de toujours reprendre de manière nouvelle des questions abordées antérieurement sous un autre angle, notamment par le biais d'études comparées. Témoignent de cette démarche le souci d'associer le travail sur les langues classiques et les langues finno-ougriennes, la volonté de penser la typologie des langues européennes dans le cadre d'un programme de la Fondation Européenne pour la Science, le soutien au développement des sciences sociales et de la littérature au CIEH, et bien des contributions à la linguistique. Je tiens à souligner ici un point qui est cher à notre Université : en développant l'enseignement de la langue, M. Perrot a toujours eu le souci de faire intervenir la culture intellectuelle de

l'universitaire. Pour lui l'étudiant de hongrois a droit à une démarche qui lui donne accès à la réflexion critique sur la langue et la culture étudiées.

Mais outre l'exigence, l'idéal intellectuel, c'est l'effort permanent pour faire fonctionner les institutions qui marque l'activité de M. Perrot. Sur ce second point je ne peux que saluer un homme de conviction, dont la résistance dans l'épreuve est remarquable. Sans celle-ci, nous ne serions pas réunis ici aujourd'hui. Nous savons tous combien est difficile la gestion des institutions universitaires. Cette difficulté s'accroît dans une institution exceptionnelle qui doit en permanence trouver sa place dans un contexte fluctuant. Aujourd'hui je tiens simplement à rappeler le soutien dont le CIEH a bénéficié l'an passé de la part de la communauté scientifique hongroise, des autorités hongroises, et des centres de hongarologie européens, et je les en remercie au nom de l'Université. Je profite de cette occasion pour souligner à quel point M. Jean Perrot a fait œuvre de pionnier dans la coopération et les échanges européens, et j'affirme que ce choix est en harmonie avec celui de notre université.

En effet, et la présence de nombreux partenaires hongrois parmi nous le démontre, en instituant le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises avec la complicité de son ami, l'académicien Béla Köpeczi, ici présent, et des autorités françaises du Ministère des Affaires étrangères, que je salue également, M. Jean Perrot a voulu donner au monde scientifique hongrois un accès de plain pied à l'Université française, et dans l'autre sens, permettre aux collègues français d'avoir une ouverture vers la Hongrie, ce pays dont le prestige scientifique dépasse de fort loin la place occupée sur la carte du monde. Devenu il y quelques mois docteur honoris causa dans deux universités partenaires de Paris III, Loránd Eötvös à Budapest, et Attila József à Szeged, M. Perrot était le mieux placé pour instaurer cette coopération intellectuelle. Elle a sans aucun doute bénéficié de l'aura de celui qui a été choisi l'été passé pour présider le Congrès international des linguistes à Paris.

Pour conclure, je tenais à évoquer une œuvre dont je sais qu'elle tient tout particulièrement à cœur à Monsieur Perrot : le dictionnaire bilingue hongrois-français dont il dirige l'élaboration depuis l'origine, et dont les travaux sont aujourd'hui très avancés. Notre université a soutenu et soutiendra ce projet. Elle en a confié, au-delà de son mandat de directeur, la responsabilité à M. Perrot, qui, seul, peut assumer le pari que représente la rédaction d'un tel dictionnaire. Le contrat d'édition est signé et je sais que M. Perrot fera tout pour que ses collaborateurs puissent travailler dans les conditions les moins précaires possibles.

Pour terminer, en tant que Président de l'Université, il est de mon devoir de transmettre au nom de tous les personnels de Paris III qui ont eu à travailler avec lui, un hommage appuyé à la disponibilité et à l'efficacité de M. Jean Perrot. Bien évidemment cet hommage prend une ampleur particulière quand il vient de ses collaborateurs les plus proches. Mais l'ancien directeur du CIEH est sans doute

heureux de constater que ceux qu'il a entraînés avec lui dans l'aventure du Centre y restent attachés et sont engagés maintenant au côté de son successeur, M. Xavier Richet, ici présent, dans son développement futur.

En tant que spécialiste du cinéma, le colloque que le CIEH avait organisé il y a deux ans sur ce thème m'avait déjà prouvé l'esprit pluridisciplinaire qui y régnait.

L'unanimité en faveur du nouveau directeur, économiste et spécialiste de la Hongrie de renom, confirme l'orientation du Centre. Je souhaite que la coordination des études finno-ougriennes que j'ai créée permette justement aux divers domaines intéressés de travailler ensemble et dans un prolongement à l'œuvre de M. Perrot et à ses intentions.

### **Allocution de M. Jean Perrot**

Messieurs les Ambassadeurs,  
Monsieur le Recteur,  
Cher Président et chers collègues,  
Mesdames, Messieurs,

Je voudrais d'abord remercier chaleureusement les personnalités, les représentants des autorités et institutions liées au Centre, les collègues et amis de France et d'ailleurs qui ont bien voulu, malgré leurs charges et leur course habituelle contre la montre, honorer de leur présence cette rencontre organisée à l'occasion d'un événement qui se produit pour la première fois dans l'histoire du CIEH : le directeur s'en va, un autre arrive.

Le privilège de l'âge et peut-être aussi la charge émotive plus forte pour le sortant que pour l'entrant, m'autorisent à prendre la parole le premier pour commenter brièvement l'événement. Je le ferai en m'efforçant d'engager la cérémonie sur un mode plus amical que solennel, mais sans négliger le fait que cette passation se produit à un moment critique de l'histoire encore courte des études hongroises et finno-ougriennes à l'Université – car l'histoire du CIEH est étroitement mêlée à celle de l'ensemble de ce secteur d'études.

Nous sortons d'une période dure, très dure, où le Centre a dû se défendre de toute son énergie contre des attaques perverses et parer nombre de mauvais coups publics ou occultes. Nous avons fait front et, avec un CIEH consolidé, nous sommes maintenant au départ d'un processus qui doit stabiliser les études hongroises et finno-ougriennes à l'Université dans un ordre nouveau et enfin rationnel.

Cette situation encore tendue, mais génératrice d'espoirs, m'amène à dire deux choses avec force.

Tout d'abord, je suis heureux, au moment de passer le flambeau, qu'il y ait encore un flambeau à passer, ce dont j'ai pu douter sérieusement.

Et c'est pourquoi je dis la profonde gratitude de ceux qui ont dû se battre sans relâche pendant des mois à l'égard de ceux qui les y ont aidés.

Ce sont les autorités mêmes de l'Université qui ont lancé le processus de réorganisation du secteur finno-ougrien, évoqué par notre président dès son entrée en fonction, qui l'ont soutenu et fait progresser malgré tous les blocages, grâce à la ténacité du cabinet du Président et du responsable de la Commission des structures.

Au niveau des autorités françaises de tutelle, où l'activité du CIEH a pu un moment, ici ou là, être curieusement évaluée, nous nous sommes félicités d'entendre, au Conseil extraordinaire réuni fin mai, des voix autorisées rectifier l'image du Centre et d'autre part laisser espérer le maintien des moyens en personnel que le secteur finno-ougrien était menacé de perdre. Le CIEH conserve le poste de professeur associé qui lui assure la collaboration irremplaçable d'un directeur-adjoint hongrois. D'autre part, le Cabinet du nouveau Ministre de l'Éducation Nationale rétablissait fin juillet le statut de « Programme pluri-formation » du Centre, et le CIEH a finalement obtenu in extremis le poste de PRAG nécessaire au développement des activités en sciences sociales. Si bien qu'il ne manque plus à notre bonheur qu'un élément d'intérêt tout à fait secondaire : un budget. Et pourquoi la bienveillance des dieux n'irait-elle pas jusqu'à nous en offrir un ?

Nous savons aussi tout ce que ce rétablissement doit à nos amis et partenaires hongrois, en particulier à ceux qui en mai nous ont apporté leur témoignage : la prise de position du Ministère hongrois de la Culture, celle du Conseil de hungarologie, ont fortement soutenu notre cause, de même que les avis exprimés par nos partenaires d'autres pays européens, et je dois mentionner en particulier le Centre de Hungarologie de Hambourg dont nous sommes heureux d'accueillir ici le représentant.

En ce qui concerne la Hongrie, je dois dire que c'est du sommet même de l'État que me sont venues de précieuses manifestations d'estime et de soutien. Je vous serais très reconnaissant, Monsieur l'Ambassadeur, si vous vouliez bien dire à Monsieur le Président Göncz ce que je ne lui ai peut-être pas dit assez fortement moi-même, la profonde gratitude que j'éprouve à son égard pour le réconfort que m'ont apporté ses messages et l'attention que, visiblement et avec un souci d'efficacité, il a portée à notre cause.

La deuxième chose que je voudrais dire en quelques mots seulement, c'est qu'une page est tournée. Sans perdre la mémoire, il faut abandonner au passé ce qui lui appartient. Je souhaite, maintenant que les choses ont pris un cours nouveau, que toutes les énergies dont dispose le CIEH puissent être mises au

service de ses missions et en même temps au service de la construction qui s'est amorcée et dont la coordination finno-ougrienne va être la première expression.

Le CIEH lui-même, composante à part entière de Paris III, conserve toute sa spécificité de Centre à vocation interuniversitaire et de moteur privilégié de la recherche hungarologique. Il dispose pour cela d'une petite équipe qui veut et sait faire beaucoup de choses et que je tiens, en abandonnant la direction, à remercier chaleureusement, collaborateurs français et directeurs-adjoints successifs, après toutes ces années qui ont été pour moi, et même dans les mauvaises passes, une fin de carrière très heureuse.

Le directeur qui me succède est personnellement, par son appartenance scientifique, le symbole de l'ouverture qu'a signifiée la création du Centre. Une ouverture aux sciences de l'homme et de la société qui doit se faire et se fait sans aucune rupture avec les domaines d'études plus traditionnels comme celui auquel j'appartiens moi-même et qui me liera encore au CIEH pour l'achèvement d'une tâche précise et passionnante, l'élaboration d'un nouveau dictionnaire. Tâche lourde et longue quand on la veut sérieuse, mais allégée par le plaisir que procure le travail au sein d'une équipe majoritairement jeune et unanimement dynamique.

Merci à tous, avec mes vœux de bonnes années pour le Centre qui poursuit sa carrière, pour tous ses partenaires dans la collaboration internationale qu'il a engagée et pour son nouveau guide que je salue très cordialement.

Jean PERROT

**Jean Gergely  
(1911-1996)**

*La Rédaction des Cahiers d'Études Hongroises, désireuse de manifester sa participation à l'hommage rendu à Jean Gergely, dont la disparition en 1996 a été durement ressentie par tous les amis des études hongroises, a demandé l'autorisation de reproduire le texte paru au tome 28 des Études finno-ougriennes. Elle remercie la Direction de cette revue de lui avoir accordé cette autorisation.*

Jean Gergely, fondateur avec Aurélien Sauvageot des *Études finno-ougriennes*, revue sur laquelle il veillait sans relâche depuis l'origine tout en laissant les coudées franches à ceux à qui il préférerait en abandonner la direction, et à laquelle il a apporté lui-même nombre de contributions sur des sujets variés, nous donnait, tant il restait actif à 85 ans, l'illusion que nous pouvions longtemps encore compter sur son concours, sur son énergie, sur son dévouement. Sa disparition brutale le 7 septembre 1996 a provoqué un choc et creusé un vide durement ressenti.

Né à Budapest en 1911, il y avait obtenu, après ses études à la Faculté des Lettres, le diplôme de professeur de hongrois et de français, mais avait également été à l'Université de Budapest l'élève de Zoltán Kodály, et en même temps qu'il se formait en musicologie il avait étudié la composition à l'Académie Ferenc Liszt. Il avait quitté la Hongrie en 1938 pour s'établir en France, où il poursuivit ses études, fonda une famille, stabilisa son activité professionnelle dans une carrière d'enseignant de hongrois et œuvra sans relâche pour servir la culture hongroise et sa diffusion en France tout en accomplissant sa vocation la plus profonde, celle qui le liait à la musique et qui fit de lui à la fois un musicologue et un compositeur.

Dans son activité de chercheur, il s'intéressa à des domaines divers, même si la musique a toujours occupé une place centrale : sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle, soutenue en 1968, était consacrée à l'influence du français sur le hongrois parlé par des locuteurs utilisant en permanence le français ; il avait pour l'histoire hongroise un intérêt dont témoignent maintes contributions à cette revue. Mais il est clair que l'essentiel de ses travaux se rapporte à la musique et en premier lieu à la personnalité et à l'œuvre de celui qu'il tenait pour son maître par excellence, Bartók. C'est à Bartók qu'il a consacré sa thèse principale (« Béla Bartók, musicien hongrois »), soutenue à Strasbourg en 1975, et dont le contenu alimenta

les trois volumes de *Béla Bartók, compositeur hongrois*, publiés par la *Revue musicale* en 1980-81. La bibliothèque finno-ougrienne a accueilli trois ouvrages consacrés à Bartók et dont J. Gergely était l'auteur ou l'un des auteurs : *Béla Bartók vivant*, un livre de « souvenirs, études et témoignages » recueillis par Jean Gergely (1984) ; *Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*, ouvrage réalisé par Jean Gergely et Jean Vigué (1990) ; enfin *Béla Bartók. Éléments d'un autoportrait* (1995), livre regroupant des textes de Bartók réunis, présentés et traduits par Jean Gergely. La collaboration avec Jean Vigué a produit également le petit volume de la collection « Que Sais-Je ? » consacré à *La musique hongroise* (1959) et il faudrait citer dans le même domaine d'autres publications encore, comme une contribution à l'*Encyclopédie de la musique* (Fasquelle) ou une *Introduction à la connaissance du folklore musical* aux Éditions Rencontre (1967). Jean Gergely était resté très marqué par sa collaboration avec André Schaeffner au département d'ethnomusicologie du Musée de l'Homme.

Jean Gergely a toujours été un grand travailleur, prêt à se dépenser dans des activités variées et à assumer des responsabilités qu'il jugeait utiles au service d'une cause qui lui était chère. Il accepta ainsi de diriger l'Institut Hongrois de Paris dans une période difficile, mission interrompue dans des conditions qui lui laissèrent un souvenir amer. Enseignant de hongrois à l'École des Langues orientales, d'abord attaché à la chaire des langues finno-ougriennes qu'Aurélien Sauvageot occupait depuis sa création en 1931, puis, après le doctorat d'État, devenu lui-même professeur jusqu'à sa retraite en 1979, il se dépensa toujours beaucoup pour rassembler les hongaraisants et amis de la culture hongroise et plus largement des cultures liées à une langue apparentée, car il fit toujours une place dans ses préoccupations aux peuples parlant des langues finno-ougriennes. Il fonda d'abord en 1961 un Groupe d'Études finno-ougriennes qui constituait une section de l'Association des anciens Élèves et Amis de l'École des Langues orientales ; animé par son fondateur, ce groupe, avant même de devenir l'Association pour le Développement des Études finno-ougriennes, lança en 1964 les *Études finno-ougriennes*, revue à laquelle s'ajouta une collection faite de publications diverses, la Bibliothèque finno-ougrienne.

Dans cet ensemble d'activités, la place essentielle donnée à la musique s'est traduite diversement : recherche musicologique, soirées musicales qu'il organisait, notamment dans le cadre de l'ADEF, commémoration des maîtres hongrois – il animait notamment le Comité Lajtha et préparait juste avant sa mort une soirée Lajtha –, diffusion du patrimoine musical hongrois.

À tout cela s'est ajoutée sa propre création musicale. Il composa peu dans la première partie de sa vie en France, cherchant peut-être son identité entre ses modèles hongrois et français ; il semble qu'il ait trouvé sa voie à peu près lorsqu'il atteignit l'âge de la retraite, et c'est alors qu'il réalisa les œuvres qui lui

paraissaient les plus significatives. Dans les années qui ont précédé sa mort il eut la joie d'enregistrer deux disques réunissant des œuvres auxquelles il tenait.

Assombries par la mort de Mme Gergely, ses deux dernières années resserrèrent ses liens avec son pays natal, où il fit plusieurs séjours, donnant des cours et des conférences, et où il suivit avec beaucoup d'attention le nouveau développement des études françaises.

Dans son double attachement, à son pays et à sa culture d'origine d'une part, à la France d'autre part, sa seconde patrie, Jean Gergely a su, servi par la force de sa personnalité, puiser l'énergie qui a fait de lui un agent exceptionnellement actif et efficace du combat souvent difficile pour le rapprochement et la coopération intellectuelle entre la France et la Hongrie. Le combat se poursuit ; son exemple le soutiendra.

Zsófia BENKE

### **L'ancien Institut Hongrois de Paris et ses archives**

Située à la charnière de deux époques historiques, la Première Guerre mondiale constitua un remarquable facteur de démarcation : « Par suite du tournant de l'histoire, la Hongrie et les États environnants réorientèrent leur position quant à la poursuite, par leurs ressortissants, d'études supérieures à l'étranger. – Avec la victoire des peuples acquis à la civilisation méditerranéenne, et en fonction du rôle primordial que jouèrent les Français dans la réorganisation de l'après-guerre, la France devint le centre des études supérieures appelées à compléter l'enseignement universitaire reçu, dans leurs pays d'origine, par les étudiants. Venant du monde entier, ils arrivèrent donc en foule. Le nombre des inscrits à l'Université de Paris tripla en dix ans (il dépasse actuellement – c.à.d. en 1931 – les 30.000). L'évolution fut semblable dans les universités de province. – Ces étudiants sont étrangers pour plus d'un quart d'entre eux et ils viennent surtout d'Europe centrale », écrivait Lipót Müller, directeur du Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires, dans le rapport qu'il adressait en 1931 à Kunó Klebelsberg, ancien ministre des Cultes et de l'Instruction publique, Président du Conseil de l'Union centrale des collections publiques. (K 757, article 3. – À l'attention du Ministère des Cultes et de l'Instruction publique, comptes rendus du fonctionnement de l'Institut entre 1927 et 1939).

Comparant ensuite la population estudiantine originaire d'Europe centrale et venue poursuivre des études en France aux effectifs de celles qui fréquentaient les universités d'autres pays, il constatait : « L'influence de la culture germanique allemande ne s'exerce plus dans la même mesure qu'avant : c'est d'abord vers les universités françaises que l'on se tourne pour compléter ses connaissances, là aussi que l'on obtient ses diplômes. Les étudiants sont moins nombreux à chercher le contact avec la culture allemande ; quant aux cultures italienne et latine, elles intéressent relativement peu d'individus. D'ailleurs, comme au Moyen-Âge, la plupart des étudiants passent par les universités de divers pays. »

De Hongrie, les étudiants arrivaient toujours plus nombreux. Alors qu'avant-guerre, il n'y avait, chaque année et pour tout le territoire de la Monarchie austro-hongroise, pas plus d'une quinzaine d'étudiants dans les universités et écoles supérieures françaises, on en dénombrait une bonne centaine après la guerre, compte tenu des seuls ressortissants hongrois dont le nombre allait augmenter d'année en année. Le Ministère des Cultes et de l'Instruction publique était sensible à cette évolution et s'efforçait de la soutenir, multipliant les bourses d'État à chaque rentrée universitaire, entre 1921 et 1926. Le sacrifice

consenti par les instances culturelles s'avéra partiellement inutile, et cela faute d'une structure destinée à l'encadrement des nouveaux boursiers dont certains, laissés à eux-mêmes dans un milieu étranger, ne surent pas mettre à profit l'occasion qui leur était offerte.

Vers la fin de février 1927, le ministre des Cultes et de l'Instruction publique prit un décret instituant à Paris le Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires. Trois missions importantes furent confiées à ce Bureau : d'abord, l'accueil des boursiers et la surveillance de leurs études ; ensuite, le regroupement des jeunes Hongrois faisant des études par leurs propres moyens ; enfin, la présentation des ressources culturelles et scientifiques de la Hongrie contemporaine, cette dernière mission ayant pour corollaire la création d'une bibliothèque hongroise. L'institution était donc une sorte d'avant-coureur, en matière culturelle, et de prédécesseur, en jouissance de droits, d'un Institut Hongrois appelé à se matérialiser un jour. Les années passant, le Bureau assumait des fonctions multiples qui allaient elles-mêmes en se ramifiant. Le véritable organisateur, puis le directeur en fut Lipót Müller (Molnos, par la suite).

Naturellement, ce qui pressait le plus, c'était la mise en place d'activités visant à l'information et à la protection sociale des étudiants hongrois, plus nombreux que jamais dans les universités françaises. (En 1930, l'Université de Paris comptait, à elle seule, 325 étudiants hongrois). Pour les informer et les guider efficacement dans leurs programmes d'études, le Bureau se procura les documentations pratiques diffusées par toutes les universités et les instituts supérieurs de quelque importance. Un réseau de relations personnelles permit aussi d'aiguiller ceux qui étaient en difficulté. Des conférences furent organisées, qui servaient d'introduction à la culture française, tandis que des classes de langue, ainsi que des cours permanents de traduction, permettaient aux étudiants d'augmenter ou d'acquérir une compétence langagière. C'était encore l'intérêt matériel et intellectuel des boursiers que défendait le Bureau en les logeant, le plus souvent possible, dans des familles françaises, ce qui leur garantissait un loyer modeste et des conditions favorables à l'apprentissage de la langue, tandis que l'aide financière, dont bénéficiait la cantine universitaire hongroise, réduisait encore les frais de repas.

Dès les premiers temps de sa création, le Bureau, ou plutôt son directeur, se lança résolument dans la tâche qu'il considérait comme essentielle : présenter en France les valeurs spirituelles et intellectuelles, propres à la culture hongroise. Il s'agissait là d'une activité à la fois diplomatique et culturelle, qui s'exercerait dans des domaines de plus en plus étendus et permettrait de révéler, à un public français, l'état de la vie artistique, littéraire et scientifique en Hongrie. Au fur et à mesure que passaient les années, l'importance de cette mission ne cessa de croître, tant pour le Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires devenu Centre d'Études Hongroises en France (1932-1942), que pour l'actuel Institut Hongrois de Paris.

Faire connaître en France la vie scientifique, les milieux artistiques et littéraires de la Hongrie contemporaine, cela passait obligatoirement par la traduction et la publication en français des œuvres de qualité. Classiques ou modernes, anciens ou plus récents, les ouvrages d'auteurs, d'essayistes et de critiques hongrois devinrent accessibles au lecteur français. On ne saurait oublier la coopération suivie avec des éditeurs français, dont le rôle fut également indispensable dans ce domaine et dans celui de la publication de deux revues hongroises rédigées en langue française.

L'organisation de nombreuses festivités fournit au public français l'occasion de rencontres directes avec la culture et les traditions hongroises : rappelons pour mémoire la commémoration, en 1935, du bicentenaire de la mort du Prince Rákóczi. Des séries de cours et de conférences furent données en Sorbonne et dans des universités de province : fort réussies pour la plupart, elles furent suivies de manifestations artistiques diverses, en particulier dans le domaine musical. Le problème de la langue ne se posant plus, on put entendre, avec la participation d'interprètes hongrois réputés, artistes et musiciens invités pour l'occasion, les œuvres de compositeurs hongrois.

Nous nous garderons d'oublier la bibliothèque, initialement modeste, qui suivit l'évolution du Bureau et du Centre d'Études, celle enfin de l'Institut Hongrois. Soigneusement enrichie et complétée, elle proposa dès ses débuts un service de prêt.

À suivre attentivement les multiples modalités de fonctionnement dont usa le Bureau quant aux activités qu'il assurait dans le cadre institutionnel, on pourrait croire qu'il s'agissait là d'un travail d'équipe. En réalité – si l'on en croit les documents parvenus jusqu'à nous – c'est à la compétence professionnelle et à l'énergie surhumaine de Lipót Molnos qu'il faut attribuer la mise sur pied et le bon fonctionnement de cette institution culturelle implantée en France. Le Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires fit ses débuts en 1928 dans une chambre d'hôtel ; son installation, deux ans plus tard, dans trois petites pièces d'un immeuble locatif marquait un sérieux progrès : il y avait suffisamment d'espace pour installer la bibliothèque, organiser réunions et conférences. En 1935, nouveau déménagement dans des locaux plus spacieux, proches de la Sorbonne. Mais tous ces changements d'adresse, s'ils permettaient de gagner quelque peu en confort, n'étaient que des solutions de fortune. Faute de crédits, le ministre des Cultes et de l'Instruction publique était incapable d'assurer un toit convenable à l'institution. L'équipement même des locaux était un souci perpétuel, un banal achat de livres exigeant à chaque fois l'obtention d'accords administratifs.

Il n'est guère possible de cerner l'ensemble des tâches qui incombaient à un directeur travaillant dans de telles conditions. Au-delà du soutien social et pédagogique qu'il offrait aux jeunes Hongrois, boursiers ou non, Lipót Molnos considérait la présentation et la diffusion en France des valeurs spirituelles et

intellectuelles de la Hongrie comme son domaine préférentiel, ce qui l'amenait à pratiquer pour ainsi dire toutes les branches de la diplomatie culturelle. En plus de ses occupations multiples, il dut encore affronter, plusieurs années durant, la tâche toujours difficile, parfois même fort délicate, que représentait son poste d'administrateur-délégué auprès de l'Association des Hongrois de Paris, une fonction épuisante dont il ne réussit à se libérer qu'après plusieurs tentatives de démission.

À partir des années trente, Molnos devint lecteur, puis chargé de cours auprès de la chaire de langues finno-ougriennes à l'École Nationale des Langues Vivantes Orientales. Il dirigea aussi les cours de langue et de littérature hongroises à l'Hôtel des Sociétés Savantes, au sein de la Société pour la Propagation des Langues Étrangères. Pressenti par le Ministère hongrois des Affaires Étrangères, il accepta encore de superviser et de diriger les classes d'enseignement secondaire, mises en place à la Maison Hongroise de Paris. Nommé Officier d'Académie en 1935, il fut titulaire des palmes académiques. Finalement, l'année 1942 vit la consécration de l'œuvre qu'il avait menée à terme dans le domaine des relations culturelles franco-hongroises : le Centre d'Études était devenu l'Institut Hongrois. En 1943, Lipót Molnos résigna ses fonctions à l'Institut.

Ce qui subsistait des anciens documents de l'Institut Hongrois de Paris avait été déposé aux Archives Nationales de Hongrie, puis versé aux archives du Ministère Hongrois des Affaires Étrangères. Enregistrés sous le numéro d'ordre K 757, ces documents sont aujourd'hui librement consultables. Il est probable cependant que ce dépôt, réparti en 50 liasses différentes et occupant un peu moins de 7 mètres linéaires de rayonnages, est loin d'être complet, car il ne contient qu'une partie des textes produits, en cours d'exercice, par l'Institut Hongrois et ses prédécesseurs. Les fragments disponibles ont toutefois leur importance, en tant que documents-sources permettant de reconstituer, à peu de choses près, les deux premières décennies d'existence et de fonctionnement de l'institution.

Mis à part un minimum de modifications indispensables, l'archivage respecte la classification originale, soit une variante du classement thématique, mais les documents regroupés sous différentes rubriques ne forment pas des unités clairement séparables et différenciées quant à leur contenu, la structure même du matériau l'interdisant. Il est difficile, par exemple, de faire le tri entre les documents relatifs aux affaires internes de l'Institut, au personnel ou à l'organisation du travail d'une part, et les documents produits en cours d'activité d'autre part. Il est tout aussi malaisé, d'ailleurs, de séparer nettement les différents domaines dans lesquels s'exerce l'activité en question. Les diverses rubriques ont beau porter des numéros différents, la distinction entre elles n'est pas sans ambiguïté. Voici la classification retenue :

1. Questions d'organisation, de fonctionnement, de principes.
2. Problèmes de personnel, correspondance officielle et officieuse.
3. Relations avec le Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique.
4. Relations avec le Ministère hongrois des Affaires Étrangères et les représentations diplomatiques.
5. Relations avec le Quai d'Orsay, avec les universités françaises.
6. Relations avec les institutions scientifiques à l'étranger.
7. Bourses d'études, problèmes des boursiers.
8. Associations d'étudiants.
9. Coopération intellectuelle franco-hongroise.
10. Articles de presse à incidence politique, conférences.

Ce qui ressort de cette énumération, c'est que des documents relatifs à telle affaire ou à telle autre sont susceptibles d'apparaître sous plusieurs rubriques. Ainsi, l'indication « questions de fonctionnement » qui figure en n° 1 conviendrait tout autant à l'une quelconque des rubriques suivantes ; au n° 2, la désignation « correspondance officielle et officieuse » pourrait également s'appliquer au contenu de chacune des neuf autres. Pour faciliter les recherches, cette correspondance plus que volumineuse a subi, à l'intérieur même de la rubrique, une classification supplémentaire, fondée sur l'ordre alphabétique pour les noms des personnes concernées, mais aussi sur un ordre chronologique, précisément à cause de la multiplicité des thèmes qui peuvent apparaître dans une seule lettre, et de l'impossibilité, pour des raisons matérielles, de subdiviser ce document unique.

Compte tenu du fait que les pièces relatives à une affaire donnée étaient susceptibles d'être insérées dans plusieurs rubriques à la fois, constatant aussi que la plupart des rubriques contenaient une énorme quantité de pièces, les auteurs du répertoire ont prévu pour chaque liasse – outre la cote numérique et la spécification de la/des rubrique(s) – une présentation relativement détaillée du thème commun aux écrits qui s'y trouvent inclus. Au moment où il fera son choix parmi les documents qu'il souhaite étudier, le chercheur aura tout intérêt à se pencher sur ces textes de présentation. Mais qu'il s'engage dans l'examen d'une affaire ou de plusieurs, il fera preuve de prudence en parcourant quelques-unes des rubriques adjacentes.

À considérer dans leur ensemble les archives qui nous sont parvenues, il semble bien que les pièces les plus intéressantes, en tant que documents-sources, soient les rapports adressés par Lipót Molnos au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, ainsi qu'aux services diplomatiques hongrois. Ces rapports figurent sous la rubrique n° 1, « organisation et fonctionnement », sous les n° 3 et 4 « relations avec différentes autorités supérieures », sous quelques autres rubriques enfin dont le thème correspond à celui des rapports. La plupart de ces documents fournissent des comptes rendus détaillés du fonctionnement global,

voire partiel de l'institution ; ils donnent toujours une vue d'ensemble, ne se contentant pas de présenter les résultats durant une période et dans un domaine déterminés, évoquant aussi parfois les soucis, les problèmes en attente de solution. Sur un autre plan, on trouve un intérêt certain à lire la centaine de pages rédigées par Molnos en 1932, et adressées, sous forme de rapport, au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique. Il s'agit d'une étude sur la coopération culturelle franco-hongroise, dont il analyse en trois longs chapitres (I : du côté français, II : du côté hongrois, III : les problèmes), les facteurs et les modalités de fonctionnement. Quoique plus bref, un autre rapport expose dans ses grandes lignes et avec une grande clarté la structure de l'enseignement en France.

Les relations avec les institutions culturelles françaises sont attestées par des documents nombreux et fort intéressants. Outre l'importance du courrier circulant entre l'Institut et la Bibliothèque Nationale, nous constatons l'intensité des échanges avec les universités de Paris et de province, d'autres établissements aussi ayant pour vocation d'enseigner. Peut-être le moment est-il venu de rappeler le geste de la jeunesse estudiantine hongroise qui, en décembre 1927, remit au recteur et au doyen de la Sorbonne une plaquette-souvenir. De cette plaquette, nous possédons la reproduction, avec le bas-relief figurant à l'avant et l'inscription latine au revers. Nous avons même la lettre de remerciements du recteur.

Toujours dans le domaine des relations culturelles qu'ils étaient censés renforcer, les événements se succédaient dans le cadre de l'Institut ou ailleurs, avec son aval : conférences scientifiques et artistiques, premières, vernissages, concerts et fêtes. Les textes relatifs à la préparation et à l'organisation de ces manifestations culturelles forment l'essentiel de la documentation, mais des présentations écrites, des programmes et des invitations viennent s'y ajouter. Pour ne citer que certaines de ces archives, parmi les plus fournies, rappelons celles qui se rattachent au nom de Rákóczi et aux festivités qui marquèrent en 1935 le bicentenaire de sa mort ; celles concernant Széchenyi à qui fut dédiée une fête du souvenir, ou celles de la conférence Prohászka, figurant en bonne place au sein des colloques scientifiques.

Tant dans les rapports aux autorités de tutelle que parmi les documents relatifs à la coopération culturelle franco-hongroise, les textes sont nombreux, qui témoignent des efforts entrepris pour faire connaître et apprécier la littérature hongroise. Contentons-nous de citer les écrivains et poètes les plus connus : aussitôt paraissent les noms de Gergely Csiky, Madách, Móricz, Illyés, Petőfi, Ady et Kosztolányi, dont les poèmes publiés en français font l'objet d'un échange de lettres. On trouve même des traductions et l'on apprend incidemment que les problèmes soulevés par la préparation d'une anthologie de la poésie hongroise sont essentiellement d'ordre financier. Au début des années quarante, dans le

cadre d'un projet grandiose qui relevait du domaine de l'histoire plutôt que de la littérature, on envisageait de faire paraître en langue française l'Histoire de Hongrie due aux auteurs Hóman et Szekfű. Toujours à propos de la publication, non plus de livres, mais de la Nouvelle Revue de Hongrie, on relit avec intérêt les échanges épistolaires entre l'Institut Hongrois et la maison d'édition Gallimard.

Peut-être est-ce à la musique hongroise et aux événements musicaux de l'époque que nous sommes redevables du legs documentaire le plus important. Les œuvres de Bartók, Kodály, Hubay et Dohnányi furent maintes fois interprétées par des musiciens hongrois et français, ce dont témoignent les invitations, les programmes, voire les brochures explicatives, présentes en grand nombre dans nos archives. La plus belle et la plus complète de ces documentations est tout de même celle de l'hommage rendu à Liszt en 1936. Les problèmes liés à la diffusion, par la radio, de ces fêtes musicales suscitèrent, avec le service spécialisé du ministère des PTT, une correspondance animée, dont nous relevons les traces.

Le fonds d'archives, que constituent les écrits relatifs à la publication en France d'œuvres dues aux artistes et aux savants hongrois, est un ensemble dont la valeur tient autant à la qualité de ses documents-sources qu'à l'extrême abondance des matériaux qui s'y trouvent rassemblés. Un regroupement a été opéré, du reste, ce qui facilite la recherche par ordre alphabétique des textes concernant les artistes ou leurs œuvres.

Considérée comme l'un des objectifs majeurs de l'institution, la diffusion en France de notre culture reposait aussi sur une série d'activités préparatoires soigneusement planifiées : témoin cet extrait du rapport annuel pour 1942/1943.

#### Avant-programme pour l'année universitaire 1942 /43

##### I. Enseignement supérieur :

1. Cours de langue et d'histoire de la littérature hongroise. École Nationale des Langues Vivantes Orientales. Cours donnés par les lecteurs.
2. Cycle de conférences : Peuple et populisme dans la littérature hongroise, à la Sorbonne.
3. Cours de grammaire hongroise, par M. le professeur A. Sauvageot, à l'Institut Hongrois.

##### II. Recherche scientifique et documentation :

1. De 1918 à 1939, la propagande extérieure des minorités vivant en Hongrie.
2. Les signes moraux, intellectuels et littéraires du renouveau français.
3. Nous faire reconnaître en tant que nation : problèmes d'actualité.

III. Pour servir à l'information de la recherche scientifique française, des travaux universitaires et de la rédaction des manuels scolaires français, projet de traduction des ouvrages-clés de la synthèse hongroise :

1. Hóman–Szekfű: Histoire de la Hongrie, t. I.–V.
2. Teleki–Prinz : Géographie de la Hongrie, t. I.–IV.
3. Bartucz–Teleki : Terre hongroise, peuple hongrois, t. I.–IV.

IV. Publication en français d'ouvrages scientifiques hongrois :

1. András Rónai : Notre pays
2. Zoltán Kodály : La musique populaire hongroise
3. Domokos Kosáry : Histoire de la Hongrie
4. Gáldi–Makkai : Histoire des Roumains

V. Publication en français d'œuvres littéraires hongroises :

1. Madách : La Tragédie de l'Homme (traduction terminée, préparatifs de la représentation en cours). – Préface de Paul Valéry, de l'Académie Française.
2. Endre Ady : Poèmes choisis. Préface de Paul Hazard, de l'Académie Française.
3. Mór Jókai : Le nouveau propriétaire. Préface de J. et J. Tharaud, de l'Académie Française.
4. Gyula Illyés : Ceux des pusztas
5. Zsigmond Móricz : Boue et or
6. Lajos Zilahy : L'âme s'éteint
7. Géza Gárdonyi : L'homme invisible

(K 757 – 1 – Questions d'organisation de l'Institut, 1928-1942)

À l'époque où l'organisme prédécesseur de l'Institut Hongrois n'en était qu'à ses débuts et s'appelait encore Bureau de Renseignements, son objectif n° 1 – qui devait rester au rang des priorités, d'ailleurs – était la surveillance et l'orientation des boursiers hongrois faisant leurs études en France. De toutes ses missions, c'était la plus dévoreuse de temps et la plus complexe à gérer. Cela ressort du caractère des textes et de leur répartition entre les rubriques, où les problèmes des boursiers apparaissent quasiment partout. Pris dans leur ensemble, ils forment la matière la plus volumineuse de ces archives. On les trouve évidemment sous la rubrique « organisation », mais dans les dix liasses, classées respectivement par ordre alphabétique et chronologique, que nous a laissées le directeur, la majeure partie des lettres n'est que le prolongement d'entrevues personnelles et ne traite que des problèmes de bourses. Concernant les relations avec les autorités hongroises, le Conseil des Bourses et les organismes français, il n'y a que des tableaux récapitulatifs, des relevés de comptes, des justificatifs de

paiement de droits universitaires, ou encore de secours. C'est sous la 7<sup>e</sup> rubrique que sont nommément rassemblés les documents relatifs à ces problèmes.

C'est une ample documentation que nous offrent les archives à propos de l'organisation de l'Institut et de sa gestion interne (sous la rubrique n°1 déjà, puis sous la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup>), avec les rapports adressés au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, aux représentations diplomatiques à l'étranger et au Ministère hongrois des Affaires Étrangères.

Grâce aux rapports mentionnés ci-dessus, nous pouvons donc nous représenter la création de l'institution et ses tâches les plus urgentes, comme la mise au point des conditions organiques et matérielles de son fonctionnement. Malgré la faiblesse de la dotation ministérielle et la médiocrité du train de vie qu'elle imposait, les résultats étaient appréciables. Si, faute d'un siège permanent, il fallait se contenter d'appartements en location, le rapport synchrone décrivait aussitôt l'installation et l'équipement des locaux, joignant des photos de meubles, voire un échantillon de tissu d'ameublement. Les documents établis à l'occasion des achats de livres sont tout à fait intéressants, non moins que les modalités de fonctionnement de la bibliothèque, qui relèvent elles-mêmes des problèmes d'organisation. Peut-être n'est-il pas inintéressant de consulter à ce sujet un document établi en 1932 :

#### Règlement

I. La bibliothèque de l'Institut est accessible aux étudiants durant l'année universitaire (15 oct. – 15 juillet), chaque jour entre 14 et 17 heures, sauf les samedis, dimanches et fêtes. La carte d'usager coûte 10 francs, la même avec droit au prêt 20 francs, elle est gratuite pour les boursiers.

II. Seul le bibliothécaire est habilité à prendre les ouvrages sur les rayons et à les y replacer.

III. La durée du prêt (5 ouvrages au maximum) est d'un mois, de deux semaines pour les nouveautés. Les dictionnaires, lexiques, manuels, cartes et périodiques doivent être consultés sur place. Toute personne qui n'aura pas rendu spontanément, et à la date prévue, des ouvrages empruntés sera mise en demeure de s'exécuter. Elle devra s'acquitter d'une indemnité de retard, 1 franc par sommation, et d'une amende d'un demi-franc par ouvrage et par semaine de retard entamée.

IV. Il est interdit de parler ou de fumer dans la bibliothèque. Les manteaux, chapeaux, sacs et autres objets sont à déposer au vestiaire.

V. Le non-respect de ce règlement peut entraîner le retrait de la carte d'usager.

VI. Le directeur de l'Institut reçoit tous les mardis après-midi entre 14 et 17 heures. En cas d'urgence, rendez-vous peut être pris pour un autre moment.

VII. En dehors des dates et heures indiquées ci-dessus, l'Institut sera fermé.

Paris, le 19 décembre 1932.

L'appareil des relations culturelles franco-hongroises fonctionnait donc de manière satisfaisante, les documents en témoignent, nous permettant par la même occasion de suivre, pour ainsi dire de page en page, l'activité personnelle du responsable de ce fonctionnement. Constituées entre 1928 et 1944, la plupart de ces archives ne restituent pas seulement l'histoire de l'institution, elles décrivent aussi la carrière de Lipót Molnos. Si nous passons en revue les dix rubriques exploitées pour le classement, nous voyons qu'elles justifient toutes cette allégation. Il ne s'agit plus seulement de rapports adressés aux Ministères, mais de documents destinés soit aux autorités publiques françaises et hongroises, soit à des organismes culturels : on y reconnaît, de façon presque exclusive, la marque d'une seule et même personne. L'examen des problèmes, suscités de 1928 à 1942 par l'attribution des bourses d'études, révèle l'existence de lettres par centaines, répertoriées sous ce thème (n° 7) et sous celui de « correspondance officielle et officieuse », montrant l'attention personnelle que portait aux boursiers, souvent même aux « candidats – boursiers », le directeur de l'institution.

Participant aussi à la vie des associations hongroises en France, ce dernier assumait pour elles des tâches de gestionnaire, ainsi qu'il appert des documents classés sous les rubriques n° 1 et n° 8 ou des dossiers qui rassemblent, sous une forme plus compacte, les écrits relatifs aux Ministères. Administrateur-délégué de l'Association des Hongrois de Paris, mais surchargé de travail par ailleurs, il eut beau présenter sa démission pendant des années. Tout en le remerciant des services préalablement rendus, le ministre hongrois des Affaires Étrangères le pria, par l'entremise de l'ambassadeur Villani, de garder son poste. On finit par accéder à son désir en 1931, le ministre lui exprimant sa gratitude pour l'activité, fructueuse autant que désintéressée qu'il avait déployée dans l'intérêt de la communauté hongroise en France.

Même s'il était possible d'en déceler quelques signes annonciateurs dans les documents « Questions d'organisation » classés sous la rubrique n° 1, c'est dans ceux de la 4<sup>e</sup> : « Relations avec le Ministère hongrois des Affaires Étrangères », que paraît, pour la première fois en clair, la décision prise à Budapest de nommer un Directeur Général, à partir de 1943, à la tête de l'Institut Hongrois de Paris. En 1942 déjà, alléguant une décision du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, le Consulat Hongrois de Paris annonçait la nomination d'István Lajti, nouveau directeur du Centre d'Études. Nommé Directeur Général en 1943, Zoltán Baranyai donna sa démission en 1945, la guerre étant finie.

En 1943, après quinze années et plus de dévouement à la mission culturelle qui lui avait été confiée, Lipót Molnos vit enfin naître – nominalement aussi – l'Institut Hongrois de Paris. Depuis 1928, quantité d'étudiants hongrois revenus au pays avaient changé d'envergure : grâce au supplément de culture dont ils s'étaient imprégnés, grâce aussi à une plus large vision des choses, ils

contribuaient à l'enrichissement de la vie intellectuelle hongroise. Depuis 1928, nombre de savants et d'artistes hongrois avaient été connus et reconnus dans les milieux intellectuels français, ce qui – irréfutablement, sinon exclusivement – était à l'avantage de la culture hongroise. Pour en témoigner, directement ou par quelque intermédiaire, sobrement ou parlant d'abondance, mais toujours unanimes, les archives de l'Institut Hongrois sont là.

Traduit par Émilie Molnos Malaguti

György TVERDOTA

**Prolégomènes à la thèse de doctorat : Le mystère de la sombre  
résurrection. Naissance du culte d'Attila József<sup>1</sup>**

**Vie posthume et réception, questions générales**

La vie d'Attila József, l'homme, s'est achevée dans les circonstances tragiques qu'on sait, le 3 décembre 1937, sur la voie ferrée de Szárszó. La carrière d'Attila József, poète, a pris fin avec la publication de sa dernière œuvre. Cette double fin est à la fois une continuation et le début d'une nouvelle phase que la littérature spécialisée appelle traditionnellement *utóélet* ("post-vie"). Toutefois ce terme recèle une certaine inexactitude. L'élément *utó-* (*post-*) associé au mot *élet* (*vie*) semble devoir réduire l'importance de ce qui se passe autour du poète après sa mort, diminution incontestablement légitime du fait que sans les œuvres créées au cours d'une vie et d'une carrière, une "post-vie" serait impossible, alors que l'inverse est tout à fait concevable. Mais pour un créateur, que vaudrait une carrière artistique qui ne serait pas suivie d'une "post-vie" ?

Du point de vue de l'homme vivant les événements quotidiens, les fêtes ou les moments forts de son existence, la vie a une priorité absolue. Ce n'est pas si évident pour le public. De nombreux créateurs ne sont connus qu'après leur mort, ou bien dorment depuis longtemps de leur dernier sommeil quand leur importance se révèle enfin (nous verrons qu'Attila József est de ceux-là). Dans leur cas, l'œuvre d'une vie n'accomplit sa destinée que de manière posthume. Pensons au cas le plus courant : une partie des œuvres d'un auteur apprécié de son vivant est conservée sous forme de manuscrits et n'est publiée qu'après sa mort. La publication posthume des mêmes œuvres, et sous la même forme que du vivant de leur auteur, peut sans doute être considérée comme une rare exception. Si tout se passe bien, la "post-vie" d'un auteur est incomparablement plus durable, plus brillante, plus "heureuse", plus couronnée de succès que sa vie personnelle. Naturellement, cette forme de vie peut elle aussi connaître de mauvaises périodes, des accidents, des scandales. La vie réelle d'un artiste doit être essentiellement examinée pour soi dans sa réalité, en revanche sa "post-vie" doit être étudiée dans l'optique de ce qu'elle signifie pour nous.

<sup>1</sup> Thèse soutenue en 1997.

Il reste toutefois un point de vue selon lequel il peut sembler justifié de donner moins d'importance à la "post-vie" qu'à l'existence et à la carrière d'un créateur. Pour nommer ce qui se passe après la mort, nous ne disposons pas de terme particulier, seulement de métaphores. Nous ne pouvons en effet pas considérer la "post-vie" comme une vie. La naissance et la mort, les événements de l'existence qu'elles encadrent, ne s'appliquent à la "post-vie" qu'au sens figuré. La vie réelle d'un individu est essentiellement caractérisée par la continuité ; les faits, les événements, les péripéties qui s'y succèdent forment en fin de compte un tout cohérent. On peut pratiquement dire la même chose de l'histoire intellectuelle et de la carrière d'un artiste, puisque l'explication de différences, de ruptures, de contradictions trouve toujours une base solide dans sa personnalité définitive.

En revanche, la "post-vie" est en fait tout ce qui se produit autour de la mémoire d'un individu ou autour de l'œuvre qu'il aura éventuellement confiée à la postérité. Ainsi le chercheur est-il contraint d'emprunter des chemins détournés inconcevables lors de l'étude d'une carrière ou d'une œuvre. Une telle histoire ne peut tenir compte de la cohérence au même degré qu'une biographie ou que la description d'une carrière intellectuelle. L'accumulation de disproportions, d'éléments déstructurés de manière supposée ou réelle, le grand nombre de facteurs qui, en fait, ne sont pas indispensables à l'analyse, la multitude de répétitions, l'enchaînement infini de variations sur un même thème peuvent décourager l'auteur ou le lecteur de l'étude d'une "post-vie".

Il est également impossible d'écrire l'histoire d'une vie ou d'une carrière intellectuelle en faisant abstraction des relations interpersonnelles du sujet, en l'isolant de l'époque où il a vécu, appris et créé. Dans cette mesure, l'inévitable complexité des méthodes d'approche s'accroît dans des proportions intolérables lors de l'étude de la "post-vie", puisqu'il faut alors décrire ce que la société en constante évolution, traversant de grandes étapes historiques, ou dans un sens plus restreint : le public, et encore plus étroitement : les spécialistes de littérature, font de l'héritage qui leur a (presque) exclusivement échu, et de l'image qui leur est transmise de l'auteur et de son œuvre. Une autre circonstance perturbante est que contrairement au caractère fini d'une biographie et d'une description de carrière intellectuelle, la "post-vie" est en principe infinie dans le temps, toute limitation ou composition n'est possible qu'à partir du présent et semble une brutale intrusion dans un processus dont nous-mêmes ne représentons qu'un point obscur.

Toutes ces craintes, à quoi bon le nier, impliquent également de réelles et sérieuses difficultés. Entre les deux stades, la vie réelle et l'œuvre, nous ne voyons plus aujourd'hui de nette distinction qu'une méthodologie et une systématisation scientifiques permettraient de décrire avec une parfaite objectivité ; nous ne voyons que ce que la postérité en a pensé et comment son opinion a évolué au fil des diverses époques. Le motif le plus puissant pour la

rédaction de cette thèse est précisément l'idée que ce que nous considérons aujourd'hui comme la figure et l'œuvre d'Attila József, est en fait l'image que nous avons de cette œuvre. Ce qu'on a coutume d'appeler "l'image du poète dans la postérité" est en réalité plus qu'une image : c'est la figure même et l'œuvre du poète telles que les voyait un lecteur de l'époque en question. L'œuvre (telle que nous la voyons aujourd'hui) est identique à l'image (de l'œuvre) constituée au cours des dix années qui ont suivi la mort du poète.

Nous n'avons pas pour but de supprimer la différence entre ces deux états, ces deux stades, mais seulement de la relativiser. Nous voudrions souligner le fait que l'analyse d'une période donnée de la "post-vie" est en même temps l'analyse de l'œuvre elle-même. C'est-à-dire que la "post-vie" n'est autre que l'évolution de l'œuvre et de la figure du poète après que le suicide eut mis fin à sa vie et à sa carrière de créateur. La figure et l'œuvre d'Attila József ne seront plus jamais (tout à fait) ce qu'elles furent le 3 décembre 1937. Les 5 et 6 décembre, c'est un nouvel Attila József et une œuvre transformée que nous voyons apparaître. Et le processus de ces changements, de ces métamorphoses, se poursuit inlassablement depuis ce jour. Il serait prématuré d'en conclure que la réception de la vie et de l'œuvre leur ait impulsé un mouvement global au sens héraldique, qu'elles présentent des signes d'une agitation incoercible, puisque en dépit de composants qui se modifient de jour en jour, elles se sont stabilisées pour une période plus ou moins longue ; on relève également des facteurs de continuité et de relative stabilité, facteurs qui se manifestent au plan de l'espace (intellectuel) par l'unanimité de plusieurs, voire de nombreuses personnes, par leur disposition à adopter les mêmes prises de position, et se révèlent chronologiquement par l'existence de périodes homogènes. La thèse analyse la première période du processus d'évolution ultérieure, pris dans le sens qui vient d'être exposé.

Toutefois, nous ne tenterons pas de reconstituer la "post-vie" dans son ensemble, car une telle entreprise exigerait de suivre systématiquement la publication de poèmes ou documents inconnus auparavant et de variantes, de retracer les événements de l'histoire de la presse et de l'édition relatifs à la parution des œuvres complètes ou de recueils du poète, l'ensemble du mouvement que les proches, les amis, les collaborateurs, les institutions ont déclenché autour de l'œuvre orpheline et de la figure du poète. Notre étude se limitera à l'histoire de la réception en général et de celle d'Attila József.

Mais là non plus, nous ne tendrons pas à l'exhaustivité. Une vision globale de la réception permet d'en distinguer trois grandes formes : la recherche sur Attila József, la critique, et le culte d'Attila József. Nous ne pouvons parler de recherche méthodique, au sens scientifique du terme, qu'à partir de 1947 environ. Peu de temps après la mort du poète, la textologie a été mise en œuvre dans l'étude des textes, des faits biographiques ont été découverts dans les mémoires et écrits de contemporains, certains essais ou études ont présenté une analyse indépendante de l'œuvre. Certains signes permettent de conclure qu'une édition

critique avait été projetée dès la seconde Guerre mondiale. Nous ne procéderons pas à l'analyse scientifique de ces préliminaires.

Attila József n'a pas créé son œuvre dans un espace intellectuel désert. Les courants d'idées, l'activité politique de son époque ont, comme on le sait, profondément déterminé la direction qu'il a suivie tout au long de sa carrière. Il n'était pas non plus à contre-courant du point de vue esthétique et poétique. Les poèmes de sa maturité s'inscrivent dans le cadre d'un certain goût que nous regroupons sous le nom collectif de « classicisme moderne ». Le fait que par ce classicisme moderne, Attila József répondait aux attentes du public contemporain, a joué un rôle déterminant dans son succès posthume. Dans la thèse, cette rencontre entre les orientations esthético-poétiques du poète et du public ne sera pas traitée indépendamment, et même dans la version plus complète destinée à la publication, elle ne sera abordée que dans un seul chapitre, subordonnée à l'ensemble du raisonnement.

#### **Point de vue de la recherche sur le culte, objet de la thèse, remarques méthodologiques**

La thèse analyse au niveau le plus profond comment l'image du poète et de son œuvre ont évolué après la tragédie de Szárszó, c'est-à-dire comment s'est développé le culte d'Attila József dans la décennie qui a suivi sa mort. Nous considérons ce niveau comme le plus profond, parce que des trois, c'est le plus spontané, le moins élaboré ; il est le plus intimement lié aux modes de réception immédiats, naturels, à la simple lecture ou relecture des œuvres, à la méditation sur le destin du poète, ou à la pratique d'une réception dépourvue des contraintes et des règles du mode d'expression à prétention théorique. La recherche doit se rattacher à un modèle méthodologique, déterminer ses points de vue, justifier ses procédés, définir ses principaux postulats. Il en va de même pour la critique, puisqu'elle confronte un système normatif accepté (et parfois nettement exigé) par une époque donnée, et une production intellectuelle ou artistique objectivée.

En revanche, dans le culte, ce sont des modes culturels millénaires, à peine conscients, hérités de la tradition mythologico-religieuse qui prévalent, ce sont eux qui déterminent l'attitude des fondateurs du culte ou de ses adeptes. Obéissant à des tendances à la sympathie ou l'antipathie, à la restriction ou à l'accroissement gigantesque, négligeant d'emblée la nécessité de fournir des preuves, les actants du culte se prononcent, portent des jugements sur la personne et l'œuvre qui en constituent l'objet, ou sur les personnages secondaires de l'histoire et de l'œuvre révérees. L'approche culturelle, dans la mesure où elle existe, peut déterminer de la manière la plus large la réception d'une œuvre donnée.

Dire que l'attitude culturelle est totalement indépendante de la réception critique ou scientifique serait une exagération, cependant par rapport à toutes

deux, elle jouit d'une relative liberté et d'une certaine priorité. L'idéologie culturelle crée pour la pensée critique et la pratique scientifique des cadres fermes qui orientent d'autant plus efficacement la méthode et le contrôle du processus de réception, qu'ils sont considérés comme imperceptibles voire tout simplement évidents, ce qui rend leur rôle canalisateur d'autant plus difficile à discerner. Ils apparaissent comme des phénomènes affectifs et productions secondaires de la réception critique et scientifique. La thèse s'efforcera de présenter l'ensemble du processus par lequel, dans le "relief" des rapports généraux entre la carrière poétique, l'œuvre et l'époque, les "forces naturelles" ont creusé le lit dans lequel la réception d'Attila József a pris son cours et a trouvé une voie possible, avant même qu'il ne nous faille compter sur les opérations de "régulation fluviale" et de "curage du lit du fleuve". C'est-à-dire : comment est né le culte d'Attila József, quelle forme l'attitude culturelle a donnée à son œuvre.

Le culte d'un grand poète trouve sa source dans certaines de ses œuvres, la réception implique toujours qu'on a admis quelque chose qui précède le processus lui-même. Il serait toutefois erroné de supposer la préexistence d'un vaste ensemble auquel nous pourrions adjoindre ultérieurement l'histoire de sa réception. Nous ne pouvons analyser le déroulement de la vie du poète et l'essor de son œuvre qu'en même temps que sa réception, ne serait-ce que pour cette simple raison : la réception façonne elle aussi l'existence et se répercute sur l'œuvre, ou même l'œuvre en devenir contient d'emblée l'intention qu'on peut prêter au créateur d'obtenir le plus grand succès possible (par le choix des thèmes, du ton, du langage, du mode de composition, de la prosodie etc). Ne parlons même pas de la stratégie de publication, de l'"art" de la communication avec le public, des alliances que les auteurs concluent avec les critiques et leurs groupes pour s'assurer le succès, des manifestations qu'ils organisent. Dans le cas d'Attila József, on discerne aisément des signes de tentatives quasi inconscientes d'imposer ses vues, de se présenter comme un personnage de légende, en-deçà de toute mystification. En ce qui le concerne, son autoportrait, tout comme le portrait brossé par ses proches avec son approbation, ne sont évidemment pas non plus exempts d'une certaine innocente mystification.

L'un des principaux enseignements de l'analyse empirique de la présente thèse est que la séparation de la vie et de l'œuvre, du moi biographique et du moi qui figure dans l'œuvre, largement répandue dans la recherche littéraire actuelle, ne peut se faire qu'à un certain niveau d'abstraction. Ni la réception principale, ni la critique, ni la conscience des créateurs ne tient compte de cette hétérogénéité dont l'existence ne fait cependant aucun doute. La règle fondamentale du culte est la projection du moi des poèmes sur le moi biographique, c'est-à-dire l'idée que le sujet des poèmes, celui qui parle à la première personne, est « le poète lui-même ». C'est évidemment valable pour le monde réel, l'environnement humain, voire les conflits décrits dans l'œuvre. Ce moi biographique n'est pas identique avec la figure "authentique" de l'artiste présentée par les ouvrages scientifiques,

mais c'est un être qui, avec les contingences inhérentes à sa biographie, à sa constitution et à son tempérament, fait lui-même partie de l'œuvre poétique qu'il a créée. Les faits de sa vie privée revêtent secondairement une aura esthétique. Dans le culte, le poète nous apparaît comme un acteur, et ses poèmes ont pour ainsi dire la valeur de monologues dramatiques. Les actes qu'il a réellement accomplis dans sa vie et les idées qu'il exprime dans son œuvre se font écho. Il annonce ses actes futurs dans ses poèmes ou réagit dans ses écrits aux événements de sa vie. Aux yeux des actants de la réception, ses ennemis, ceux qui offensent l'homme privé, maltraitent en même temps le moi stylisé des poèmes (l'orphelin, l'affamé, celui qui lutte obstinément pour ses principes, etc).

Le culte est un mode de pensée, une tradition et un comportement sacrés, un fonctionnement partiel et déformé des institutions dans le domaine de la culture profane. On y distingue parfois clairement les histoires, les rites, les topoï sacrés, tout ne se passe pas comme si ce niveau s'établissait de l'extérieur et de l'intérieur sur chaque grand artiste et sur son œuvre, sur chaque personnage historique et sur ses actes. Le profane, la matière première fournie par les hasards de l'histoire, se lie intimement aux éléments sacrés, mais de telle manière que chaque partie influence formellement l'autre. En suivant l'évolution du culte d'Attila József, nous voyons comment sa naissance à Ferencváros, sa maladie, son suicide, le rattachent à la terre, tout comme des éléments pseudo-religieux le rattachent aux sphères supérieures, car cette vénération s'adresse à un individu qui a vécu ainsi et pas autrement, qui a écrit ceci et cela et rien d'autre. Mais nous sommes en même temps témoins de ce que les instances sacrées elles-mêmes intègrent, réorganisent, regroupent le flot infini des vers du poète, le cours sinueux de ses jours. Les éléments pseudo-religieux opèrent un tri parmi les faits de sa vie et ceux de sa création artistique, les expliquent, sans que nous le ressentions comme une violence, une déformation de leur caractère concret. Les actants du culte emploient largement de tels éléments et les agencent en un ensemble parfait, donnant l'impression du naturel, comme s'il s'agissait d'une astucieuse invention.

### **Les prémices du culte d'Attila József**

Le premier chapitre de la thèse étudie les moments de la vie du poète incompatibles avec le culte, ou qui ont semblé tels, des éléments que les fondateurs du culte d'Attila József ont dû écarter, faire oublier ou transformer d'une manière ou d'une autre en des facteurs favorables au poète. En général, son suicide, son sort tragique ont grandement facilité l' "aménagement du terrain" nécessaire à l'instauration du culte, à écarter les opinions ou soupçons qui auraient entravé sa vénération. Les obstacles à la vénération peuvent être de différente nature. La thèse énumère ceux que nous avons jugés typiques ou plus dangereux que la moyenne pour la renommée du poète. Les caricatures de son

personnage ont, “grâce” à certains romans à clef, parfois connu une vaste publicité, la plupart n’ont affecté qu’un aspect d’Attila József, exception faite de la qualification de « poète fou ». Contrairement aux apparences, ce qualificatif a toutefois joué dans sa vie et dans ses rapports avec le public un rôle bien moins important qu’on pourrait le supposer de prime abord, il n’y a aucun exemple de ce qu’une quelconque estimation de son état mental faite de son vivant eût jamais eu une influence négative sur le jugement de ses œuvres.

Les diverses déclarations discriminatoires pour le poète n’ont pas survécu à sa mort. Les jugements négatifs dus à sa qualité de poète du Parti communiste sont vite devenus caducs, et après 1933, ils ont de moins en moins affecté son prestige artistique. En revanche, le différend qui l’opposa à Babits entraîna pour lui de nombreux et graves désagréments jusqu’à sa mort, tant sur le plan humain que dans sa carrière de poète. Dans ce conflit, les promoteurs du culte d’Attila József ne pouvaient se dispenser de prendre parti contre Babits. Le culte dispose toujours d’une image concrète incompatible non seulement avec des données défavorables au poète, mais aussi avec des particularités certes neutres ou favorables au personnage, mais dans un registre différent de celui que requiert la constitution d’une image de culte. L’image d’un poète gai, en bonne santé, aimable, juvénile, a posé un problème épineux aux prêtres du culte tragique d’Attila József. Il est instructif d’observer comment ils ont surmonté cette difficulté, comment ils ont inséré cette image sereine dans leur sombre portrait d’ensemble.

La réception d’Attila József montre de manière éclatante qu’une œuvre et sa réception se mêlent dès le moment de la publication, que l’unité de l’œuvre en cours et de son image s’établit dès le début de la carrière. C’est pourquoi le culte qui se développe après la mort du poète peut s’appuyer à de nombreux égards sur les portraits, les explications de poèmes, les schémas biographiques établis et retravaillés tout au long de sa carrière. Entre 1925 et 1937, l’affaire Horger a été citée par Attila József oralement, dans ses vers et ses œuvres en prose, puis par ses partisans, ses amis et finalement par d’autres, si souvent et dans de si nombreuses versions, qu’en étudiant comment a évolué ce conflit qui opposa le doyen de l’Université de Szeged au poète, on peut aisément voir comment à l’automne 1937, ce fait biographique devient propre à servir d’image culturelle aussitôt après la tragédie de Szárszó.

On observe de nombreuses autres initiatives d’interprétation culturelle dans la première période de la réception. Ainsi l’idée bien connue de la vie difficile et marquée de privations qui fut celle du poète, et que nous appelons “inventaire de la misère”. C’est le rôle qu’a joué le célèbre *Curriculum vitae*. Le souvenir que des amis communs ont gardé de la relation de Gyula Juhász et Attila József a également offert une bonne matière première à ceux qui ont formé l’image culturelle. Enfin dans cet ordre d’idées, la thèse évoque l’autoportrait et le portrait général qui stylisaient Attila József à l’image de Petöfi sous son aspect physique,

sous son aspect de créateur et naturellement de poète, et offraient ainsi une formule pratiquement prête pour faire entrer au Panthéon le disparu de Szárszó.

### **L'évolution du culte d'Attila József**

Le second grand chapitre de la thèse analyse le culte lui-même et son évolution après ces prémices. Si, comme nous l'avons dit plus haut, le poète en tant que personnage culturel fait l'effet d'un acteur récitant ses monologues, on peut aisément comprendre qu'Attila József fut un héros tragique aux yeux de ses contemporains. Ils considéraient ses monologues en les rapportant directement ou indirectement au grand acte tragique, à son suicide. Ce fut sans aucun doute le principal événement biographique autour duquel le culte s'est cristallisé. La réception du suicide se situe au niveau de la description, de l'analyse et de l'évaluation, c'est pourquoi il peut être considéré comme le point de départ de toute évolution ultérieure et constitue l'objet d'une étude particulière.

Les chapitres consacrés à la naissance du culte reposent sur la thèse stipulant que les bases formelles de la vénération d'Attila József se sont développées dans les nécrologies prononcées et écrites à son sujet, et que ce genre, ou ses règles rhétoriques, ont profondément déterminé le ton et les modes d'expression du culte rendu au poète. Les règles de ce type de discours, statuant sur la manière dont il convenait à son époque d'exprimer le deuil du poète, sont clairement visibles dans les éloges prononcés sur sa tombe. Il n'est pas surprenant de constater que ces mêmes règles ont guidé la plume d'auteurs qui, ne pouvant assister aux obsèques, ont écrit son éloge funèbre dans divers journaux et revues, puisque ce genre est pour nous tous une tradition vivante qui maintient les convenances verbales dans un cadre déterminé.

Le fait déterminant dans la naissance du culte est que le deuil du poète semblait ne pas vouloir finir, c'est-à-dire que le style d'éloge funèbre que les textes nécrologiques se devaient de respecter, resta en vigueur, s'affermir, se sépara de son emploi d'origine. Les formules rhétoriques s'intériorisèrent en règles logiques. Elles influencèrent de manière déterminante non seulement le discours, mais aussi les idées relatives à Attila József. Elles retardèrent et régulèrent les modes d'approche critique de l'œuvre, en rognèrent les droits, en restreignirent le champ d'application et, réduisant au minimum l'aspect négatif de la critique, elles lui conférèrent un caractère d'exégèse (sinon d'apologie). Ce processus se déroula dans les textes nécrologiques au sens large du terme, qui se distinguent des véritables nécrologies par le fait qu'au-delà de l'adieu au défunt, le deuil y sert souvent de prétexte car leurs auteurs poursuivent un autre but. Dans le cas d'Attila József, ce but était manifestement d'exprimer et de répandre l'extraordinaire importance du poète, en comptant sur l'émotion de ceux qui portaient son deuil. Cet état d'esprit, ce modèle développé dans les nécrologies au sens large, est appelé "nécro-logique" par la recherche.

C'est cette logique qui guida le modèle culturel. Un sentiment de responsabilité collective de la mort du poète, surgi après la tragédie de Szárszó, imprégna les méditations sur sa vie et son œuvre. Biographies et exégèses exprimaient le deuil. Le premier indice manifeste de l'existence d'un culte fut l'apparition réitérée dans la littérature du parallèle avec le Christ, montrant que les contemporains voyaient en Attila József une victime innocente de son époque dont il n'était pas exagéré d'interpréter l'œuvre comme une imitation humaine ou une analogie de la rédemption du Christ. Mais il s'agit de bien plus que l'expression verbalisée d'un parallèle avec le Christ ou d'autres êtres transcendants, tels les forces cosmiques de la nature ou les facteurs susceptibles de donner naissance à un degré particulier de perfection. Il semble que le sacré ait influencé la réflexion sur Attila József plus profondément, à un niveau pratiquement structurel. Sa vie s'est métamorphosée en un calvaire, sa carrière s'est divisée en stations du chemin de croix menant à l'ultime sacrifice dans la douleur. Au cours des mois qui ont suivi sa mort, le poète est devenu définitivement ou pour longtemps un saint ou un martyr de la littérature hongroise moderne.

Cependant, comme à ce personnage profane sanctifié – au moyen d'un paradoxe – se rattachait une forme particulière d'activité créatrice, un grand nombre d'œuvres poétiques, comme il jouissait d'une estime particulière pour avoir précisément créé ces œuvres, celles-ci se retrouvèrent au centre de l'approche culturelle. La forme du culte rendu à Attila József assura à ses œuvres le même traitement de faveur qu'à sa personne. Elles devinrent taboues dans un certain sens, tout au moins inaccessibles à des mains profanes, à ceux qu'animaient de mauvaises intentions. L'éloge était la norme, les déclarations critiques jugées excessives étaient étiquetées comme mauvaises intentions, les critères d'exagération étant évalués avec la plus grande rigueur. L'œuvre fut très rapidement canonisée, ce qui imposa des tâches bien définies aux savants qui l'étudièrent, la première consistant à en révéler le message profond.

L'étude de l'œuvre dans l'esprit du culte tragique en a influencé l'interprétation de manière caractéristique. Le système de valeurs où s'agençait l'ensemble de l'œuvre s'édifia sur deux tendances opposées. La première suivait la direction des poèmes des dernières années. Comme le culte se constitua à partir du suicide, comme dans les premiers mois qui le suivirent, la pensée autour d'Attila József était empreinte de l'atmosphère du deuil, l'attention se porta en premier lieu sur la partie de l'œuvre la plus proche, dans le temps et par le ton, de cette fin tragique. Dans l'histoire de sa réception, l'accent fut d'abord mis sur ses poèmes tardifs. La résignation face à la mort, le désespoir sans issue qu'ils expriment devinrent insensiblement des critères de jugement artistique. Dans ce large cadre, les poèmes qui rencontrèrent un intérêt particulier furent ceux que les contemporains du poète et la génération immédiatement suivante mirent en rapport avec sa maladie. Cependant, la relation ambivalente entre la maladie

mentale et la production intellectuelle n'a pas été néfaste aux poèmes en question, ils en ont même tiré – par le fait d'une curiosité mêlée d'une émotion conforme à l'esprit du culte – un prestige encore accru.

La seconde tendance principale trouve également son origine dans la fin tragique. L'une des causes du sentiment de responsabilité collective réside dans la prise de conscience du fait que cette œuvre poétique exceptionnelle n'a pas été reconnue à sa juste valeur du vivant de son créateur ; ce n'est qu'après la mort du poète que sa renommée se répandit dans tout le pays et qu'elle fut consacrée par la profession. Dans les articles datant de la fin de 1937 et des premiers mois de 1938, on voit nettement que les spécialistes s'efforcent de dresser un inventaire le plus complet possible de cette œuvre mal connue et de la rendre accessible au plus grand nombre, d'en étudier toutes les valeurs, et de faire la synthèse de la carrière du poète. Le résultat de ces recherches imposa l'homogénéisation culturelle de l'œuvre qui, tant par son atmosphère et son esprit que du point de vue des options du poète, présentait des aspects divers.

Il fallait harmoniser l'ensemble de l'œuvre avec la vie conçue comme une suite d'épisodes de souffrance. C'est ainsi qu'au cours de la période de la réception qui suivit immédiatement la mort du poète, apparurent les premiers modèles qui dominèrent des décennies plus tard, dans d'autres circonstances, répondant à d'autres attentes, comme "Attila József dans sa totalité". Les deux modèles parallèles étaient également issus du culte, et à ce stade ils n'étaient pas en contradiction, mais s'adaptaient parfaitement l'un à l'autre. L'élément dominant de chacun était la poésie tragique des dernières années, et les poèmes plus anciens servirent à illustrer d'autres modes de réaction (d'abord fière, juvénile, puis responsable, soucieuse d'autrui) face à une destinée humaine toujours difficile mais devenant finalement sans issue. Ces trois tentatives de réponse ont été admises comme authentiques par la réception qui les a présentées comme les trois stades successifs d'un seul processus menant au sacrifice suprême.

Toutefois un culte n'est pas une attitude solitaire, ce n'est pas le fait d'individus isolés. Sa pratique et son orientation sont de nature éminemment communautaire. Le personnage à qui il est voué est également entouré de figures secondaires. Un champ de forces complexes se constitua autour d'Attila József. D'une part se posa la question suivante : à qui appartient Attila József ? Quels individus, quels groupes sont appelés à conserver et perpétuer l'héritage spirituel du grand poète, à en honorer la mémoire ? À qui est destiné en premier lieu le message du poète ? Pour employer la terminologie nécro-logique : qui peut le pleurer comme un des siens ? L'ensemble concerné s'étendait en cercles concentriques depuis l'entourage immédiat d'Attila József (amis et collègues) jusqu'aux malheureux de ce monde, à l'ensemble de la nation, y compris les milieux humanistes, qui aspiraient à un monde meilleur. Les initiateurs du culte leur opposaient ceux que cette mort bouleversante laissa indifférents, qui même

après la mort du poète ne reconnurent pas son immense grandeur, qui ne rendirent pas au grand disparu l'hommage qui lui revenait.

Sur un autre plan surgit la question de la responsabilité de la mort d'Attila József ? Quelles personnes, quelles institutions, quels cercles ont pris part aux persécutions qui menèrent le poète à l'effondrement, à la maladie puis à une mort prématurée ? À qui peut-on imputer le crime d'indifférence, quels sont ceux qui peuvent s'accuser de ne pas avoir porté assistance à cet homme à l'existence difficile, luttant contre son manque de confiance en soi, quand ils auraient pu le faire ? Ou bien ceux qui se disaient les amis du poète ont-ils fait tout leur possible pour conjurer la terrible fin qui le menaçait ? Entre les opinions qui rendent toute l'époque responsable, qui font de nous tous des coupables, et le fait de dénoncer nommément ceux qui portent une responsabilité particulièrement lourde, la recherche d'un coupable désigné s'étend sur une vaste échelle dans la littérature spécialisée depuis le début de 1937 jusqu'à nos jours.

La recherche d'un bouc émissaire est un symptôme de maladie de la société. Il apparaît quand une communauté donnée est ébranlée par une épreuve extrêmement pénible, quand elle ressent une perte particulièrement sensible, quand sa vie est troublée par un scandale qu'il lui est impossible de surmonter facilement. Dans ce cas, la communauté désigne certains individus ou groupes objectivement ou subjectivement susceptibles d'être responsables, et fait peser le poids de la responsabilité sur leurs épaules. La mort dramatique d'Attila József et sa reconnaissance ressentie comme honteusement tardive ont mis en lumière la grave confusion des valeurs de la société, et ont poussé celle-ci à rechercher un bouc émissaire, incitant les contemporains à se poser les questions énumérées plus haut. La thèse n'a pu traiter que les principaux objectifs de cette recherche de responsables qui fut menée dans les directions les plus diverses : la responsabilité de Mihály Babits et de la fondation du prix Baumgarten, celle d'Antal Horger, les femmes de l'entourage du poète qui l'ont abandonné ou maltraité, l'incrimination de médecins dont les soins ont échoué, enfin la mise au banc des accusés de collaborateurs, de partisans et de communistes clandestins.

### **Les perspectives de la recherche**

La thèse – comme l'indique le sous-titre *Naissance du culte d'Attila József* – n'a pu explorer que les premiers temps de la vénération particulière vouée au poète. Pour pouvoir étudier la première étape de l'histoire de la réception, l'histoire du culte proprement dit au cours de la première décennie qui suivit la tragédie de Szárszó, il faut étendre les travaux à un cercle plus vaste. On doit avoir recours à des ouvrages faisant preuve d'un approfondissement critique, qui répondent en même temps aux normes de la pure piété de culte. Nous pouvons le mieux déterminer les caractéristiques de ce type de textes en les approchant à la lumière des hommages. Comparés aux écrits dont il a été question jusqu'ici, les

hommages et biographies monographiques représentent une autre forme d'interprétation, car par la richesse de leur contenu, par leur diversité, par leur caractère détaillé, ils devaient assurer la perpétuation du culte dans un milieu plus clairsemé, plus hétérogène, que les textes nécrologiques au sens large ou les pièces plus concises qui leur sont apparentés. Il convient également d'envisager le premier événement important de l'institutionnalisation du culte, le transfert et l'inhumation des restes d'Attila József au cimetière de la rue Fiume en 1942. La thèse s'achève en indiquant les tâches qui incombent immédiatement à la recherche sur le culte, en esquissant les perspectives de cette recherche, et en justifiant la délimitation de la première époque de l'histoire de la réception.

### Publications sur le sujet de la thèse :

- « Addenda ad Curriculum », *The New Hungarian Quarterly*, 80, 1980, 56-71
- « Juhász Gyula alakja a két világháború közötti korszak József Attila recepciójában » (La figure de Gyula Juhász entre les deux guerres mondiales dans la réception d'Attila József), *Irodalomtörténeti közlemények (ItK)*, 1983/6, 647-651
- « Adalékok a Curriculum vitae-hez » (Données sur le *Curriculum vitae*), György Tverdota, *Ihlet és eszmélet* (Inspiration et pensée), Gondolat, Budapest, 1987, 28-51
- *Kortársak József Attiláról, I-II-III. kötet* (Attila József et ses contemporains, vol. I, II, III) sous la direction de László Bokor, publication, appareil critique et préface de György Tverdota, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1987
- Beney (Zsuzsa), « József Attila-elemzések » (Analyses d'Attila József), *Vigilia*, 1990/6, 98-105
- « A József Attila kultuszról » (Le culte d'Attila József), *Budapesti könyvszemle*, 1990/printemps, 98-105
- « József Attila keserű megdicsőülése » (La triste glorification d'Attila József), *ItK*, 1990/3, 360-368
- « József Attila-recepció 1945-1949 » (La réception d'Attila József de 1945 à 1949), *Magyar gondolkodás 1944 és 1948 között*, Tankönyvkiadó, Budapest, 1990, 379-391
- « Életrajz és mítoszképződés. A Horger-ügy metamorfózisai » (Biographie et constitution d'un mythe. Les métamorphoses de l'affaire Horger), *Literatura*, 1991/1, 81-101
- « A fájdalom zsenijének alakváltozásai. József Attila befogadástörténete halálától napjainkig » (Les avatars du génie de la souffrance. Histoire de la réception d'Attila József de sa mort à nos jours), *Árgus*, 1991/2, 49-55
- « A nekro-logika (József Attila halotti búcsúztatói) » (La nécro-logique. Éloges funèbres d'Attila József), *Tények és legendák, tárgyak és ereklyék* (Faits et

- légendes, objets et reliques), Petőfi Irodalmi Múzeum könyvei, Budapest 1994, 125-144
- « La littérature comme passion », *Literature and its Cults / La littérature et ses cultes*, Argumentum, Budapest, 1994, 185-194
  - « Kihez talált el ? József Attila költészetének fogadtatásáról » (Qui était concerné ? La réception de la poésie d'Attila József), *Népszabadság*, 11 avril 1995, 23
  - Martin (Marc-Hervé), *Villon, ce Hongrois*, Nemzetközi Hungarológiai Központ, Officina Hungarica V., Budapest, 1995, [direction de la publication, résumé en hongrois de l'ouvrage], 225-238

Traduit par Chantal Philippe et Péter Balogh